



*« Chère amie », « Ma chère Jeanne », « Ma bien  
chère Jeanne » ...  
La correspondance de Marguerite Burnat-Provins  
avec Jeanne Perdriel-Vaissière  
(1914-1950)  
Pascal Le Maléfan*

Avant de présenter les lettres échangées entre ces deux femmes-poètes<sup>1</sup>, je tiens à remercier toutes les personnes et institutions qui ont répondu favorablement à mes demandes et m'ont aidé dans l'élaboration de ce travail. Je remercie ainsi Catherine Dubuis-Seylaz, Annie Garra, Jean-Pierre Rozelot, Anne Murray-Robertson, Fanch Postic, Alain Vilbrod, Sylvie Fayet-Scribe, le Centre des littératures en Suisse romande - Université de Lausanne (CLSR-UNIL), le Centre de Recherche Bretonne et Celtique de Brest (CRBC). Je formule un remerciement appuyé à Yann Froger, arrière-petit-fils de Jeanne Perdriel-Vaissière, qui m'a permis d'accéder à la majorité des lettres présentées, et à Odile Perdriel-Vaissière, veuve de Yves Perdriel-Vaissière, petit-fils de Jeanne, qui a mis à ma disposition des documents de famille.

\*\*\*

Mon plaisir est grand de présenter ici, à Grasse, dans cet auditorium « Marguerite Burnat-Provins » de la Villa St-Hilaire, la correspondance retrouvée entre MBP et JPV. Il a fallu une longue attente et une certaine obstination, mais aussi l'accueil

---

<sup>1</sup> Qui seront le plus souvent dénommées MBP et JPV.

des deux membres de la famille de JPV cités plus haut, pour pouvoir, enfin, consulter les lettres de MBP reçues par JPV. Au total, ce sont 21 lettres de MBP retrouvées, plus 1 de Paul de Kalbermatten, s'étalant de 1914 à 1950. Mais à ces lettres, j'ai pu ajouter les 4 courriers envoyés par JPV et sa fille Claude à MBP, conservés au Centre des Littératures de Suisse Romande (CLSR) à l'Université de Lausanne. Un croisement fut donc possible d'où a rejailli toute la vivacité d'un échange fraternel.

Permettez-moi en guise d'introduction de rapporter une anecdote personnelle au sujet de la découverte de ces courriers de JPV et sa fille Claude à Lausanne. C'était en mai 2003, à l'occasion de l'exposition qui eut lieu à la Fondation Neumann à Gingins. J'y avais rencontré Catherine Dubuis pour la première fois et celle-ci m'avait indiqué l'existence d'une partie de la correspondance de MBP à la bibliothèque universitaire de Lausanne. Parmi les lettres que j'ai alors pu consulter, je trouvai celles de JPV, personnage que je ne connaissais pas. Or la lecture de la deuxième lettre de JPV envoyée à MBP, datée du 10 mai 1943, me réserva une surprise tout à fait inattendue qui devait me mener jusqu'à cette conférence aujourd'hui. En en-tête de cette lettre est en effet indiqué le nom de la ville où elle fut écrite : Paimpol ! Je ne sais si ce nom vous dit quelque chose, mais pour moi il s'agissait de la ville où je suis né et à laquelle je gardais et garde encore un fort attachement, y passant aujourd'hui en partie ma retraite, de retour « au pays » ! Cette découverte provoqua chez moi un certain trouble, car elle faisait soudain se croiser mon intérêt pour MBP – dont j'avais rencontré l'œuvre assez récemment – et mon histoire personnelle. Trouble qui amena tout de suite deux questions : qui était cette JPV ? et : MBP était-elle venue à Paimpol ? Je n'ai pas pu répondre à ces questions dans un premier temps, ma vie professionnelle d'enseignant-chercheur et de psychologue praticien ne me laissant pas assez de temps pour me consacrer à cette recherche. Cependant, au cours des années suivantes, dix ans après exactement, j'ai pu obtenir les coordonnées des descendants de JPV, son petit-fils Yves Perdriel-Vaissière et sa petite fille Marie-France Froger, avec lesquels j'ai eu une correspondance dont l'objet était de consulter les archives de leur aïeule. Pour diverses raisons, ce projet n'a alors pas abouti, et ce n'est que l'été dernier, après de nombreuses relances et une bonne dose d'obstination de breton, que j'ai pu me rendre en Indre-et-

Loire chez Yann Froger – que je remercie encore – pour photographier une partie seulement de ces archives, et début avril de cette année chez Odile Perdriel-Vaissière. Il a donc fallu 20 ans pour arriver à ce résultat et à la possibilité de présenter la correspondance entre ces deux femmes ! Sachez enfin que la famille a accepté l'idée de regrouper l'ensemble des archives aujourd'hui dispersées dans au moins trois foyers et d'en faire le dépôt aux Archives Départementales du Finistère. Ce travail est en cours.

**« ...Mme Perdriel-Vaissière, de Brest, [...] a écrit de bien beaux vers et est une femme charmante... »**

J'en viens à présent aux lettres, mais d'abord par deux courriers qui ne font pas partie de l'ensemble de la correspondance dont je souhaite vous entretenir. Un courrier du 19 juin 1914 de MBP adressé à Louis Dumont<sup>2</sup> en premier lieu. Il nous apporte la solution à une question longtemps restée sans réponse : comment se sont rencontrées MBP et JPV. MBP nous le précise « ... J'ai été (...) obligée par la fatigue de tout laisser en plan et d'aller prendre dix jours de repos à Salies-de-Béarn. J'y ai trouvé Mme Perdriel-Vaissière, de Brest, qui a écrit de bien beaux vers et est une femme charmante, rare d'intelligence et de cœur ». Vivant alors à Bayonne, MBP souffre d'un climat qui ne lui convient pas et met à mal en particulier ses articulations, l'empêchant de travailler comme elle le souhaiterait.



Fig. 1 : Établissement thermal de Salies-de-Béarn.

---

<sup>2</sup> Fonds MBP conservé au Centre des Littératures de Suisse Romande (CLSR) à l'Université de Lausanne, site de Dorigny.

Le séjour à Salies-de-Béarn, surnommée « la citée du sel » pour ses sources salées, fut sans doute motivé par la réputation de son établissement thermal (**Fig. 1**) à soulager les affections rhumatologiques. Cependant, si la lettre à Louis Dumont date de juin 1914, MBP indique dans son *Premier schéma de ma vie* adressé à Édouard Monod-Herzen, pour l'année 1913, s'être rendue à Salies-de-Béarn. Elle y serait donc venue deux fois, ou même plus durant son séjour à Bayonne. Quant à JPV, un échange en 2014 avec Yves Perdriel-Vaissière, son petit-fils, nous a appris sa présence à Salies-de-Béarn pour un mariage en juin 1915, date d'un poème intitulé « Doux Béarn »<sup>3</sup>. Si la rencontre avec MBP eut lieu un an auparavant, en juin 1914, il semble établi que JPV vint elle aussi à plusieurs reprises à Salies-de-Béarn, et qu'en 1914 il s'agissait très certainement d'un séjour de quelques semaines en Béarn, peut-être dans la propriété d'une aïeule Vaissière, car on sait qu'elle s'est rendue à Orthez, non loin de Salies-de-Béarn, pour rencontrer le poète Francis Jammes le 22 mai 1914 précisément<sup>4</sup>.

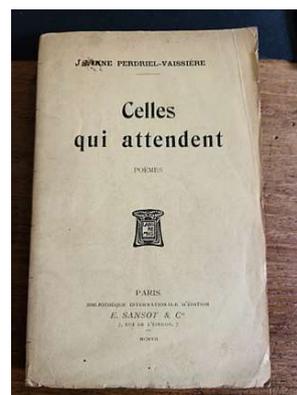


Fig. 2 : Jeanne Perdriel-Vaissière -JPV-(1870-1951). Fig. 3 : Recueil de poèmes de JPV.

Mais qui était JPV pour que MBP fût sous son charme de poète ? En 1914, JPV, alias Saint-Cygne, a 44 ans (**Fig. 2**) et connaît une certaine notoriété dans la poésie féminine française. Quelques années plus tôt, en 1907, son recueil de poèmes *Celles qui attendent* (**Fig. 3**) a reçu le prix Archon-Despérouses de l'Académie Française. Femme de marin, elle a su magnifier l'alternance des départs et des retours, des angoisses et des joies des retrouvailles, et s'est faite porte-parole de toutes celles qui

<sup>3</sup> Poème contenu dans l'ouvrage *Le Toit sur la hauteur*, Paris, R. Chiberre, 1923.

<sup>4</sup> <http://lesfeeriesinterieures.blogspot.com/2008/12/francis-jammes-saint-pol-roux-de-paris.html> (consulté le 13 mars 2022).

vivent les mêmes émotions. Ses premières publications de poèmes dans des revues remontent aux années 1890 et, en 1914, année où elle rencontre MBP, en plus de *Celles qui attendent*, elle a déjà publié trois recueils de poèmes<sup>5</sup>, mais aussi écrit et fait représenter deux pièces de théâtre<sup>6</sup>, dont l'une à la Comédie Française et l'autre au théâtre municipal de Brest, et composé un opéra-comique<sup>7</sup>. A Brest, où elle réside depuis 1892 avec son mari Eugène Perdriel (1864-1932), enseigne de vaisseau, elle tient un salon littéraire renommé où se retrouvent peintres, éditeurs, musiciens, écrivains, officiers de marine, hommes politiques ou diplomates. On y croise Victor Segalen – dont elle deviendra l'amie –, Jules Romain, Saint-Pol-Roux, Théodore Botrel, Anatole Le Braz, Charles Cottet et des femmes poètes, manifestant ainsi un féminisme assumé... Sa vie en Bretagne – elle qui n'est pas bretonne de naissance – développe chez elle une relation forte avec cette région inspirante – on la surnommera l'« Anna de Noailles bretonne » ! – et la pousse à soutenir l'art et la culture celtiques, jusqu'à une revendication politique avec sa participation à la *Fédération régionaliste de Bretagne*, créée en 1911, qui mêle activités politiques et culturelles.

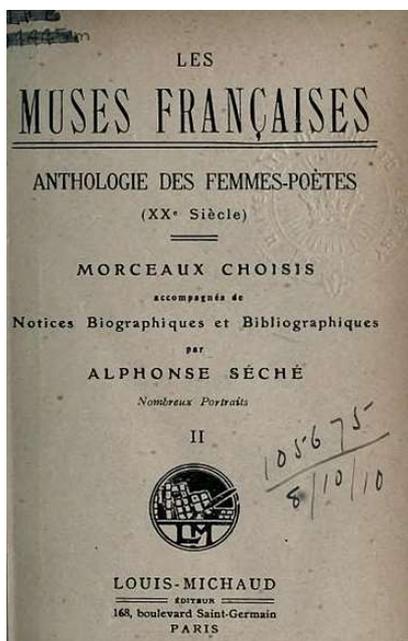


Fig. 4 : Anthologie des femmes poètes.

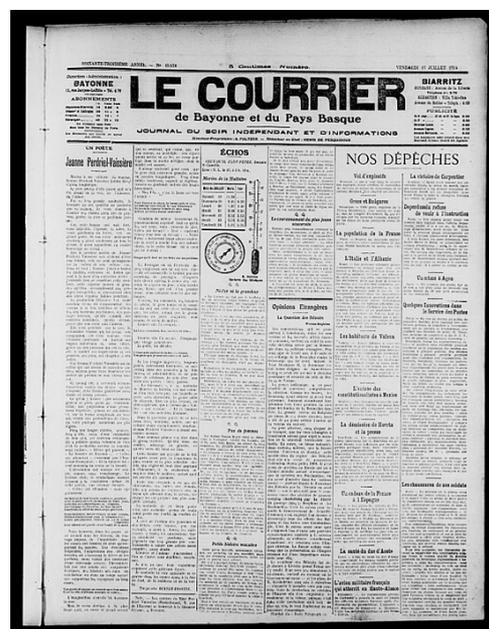


Fig. 5 : Écrit de MBP sur JVP.

<sup>5</sup> *Les rêves qui passent*, Lemerre, Paris, 1899 ; *Le sourire de Joconde*, éditions de *La Plume*, Paris, 1902 ; *Et la lumière fut*, Paris, Sansot, 1911.

<sup>6</sup> *La couronne de Racine* et *La Fleur bleue*.

<sup>7</sup> *Jean de Pontorson*.

C'est donc cette femme poète que MBP rencontre à Salies-de-Béarn, cette muse parmi les muses selon Alphonse Séché dans son anthologie des femmes poètes parue en 1908<sup>8</sup> (Fig. 4). Marguerite BP la connaît au moins de réputation, puisque leurs biographies apparaissent dans le même volume de l'ouvrage de Séché<sup>9</sup>. Et l'on peut supposer que leur rapprochement se fit sur quelques points : la poésie bien-sûr, le régionalisme, et certainement une congruence d'opinion et une foi partagée dans un catholicisme rigoureux. Leur correspondance va nous le révéler. Mais aussi la place des femmes dans la littérature et dans la vie sociale. MBP l'écrit admirablement dans un article sur JPV paru dans *Le Courrier de Bayonne* du 17 juillet 1914, soit un mois après leur première rencontre (Fig. 5) :

*« Que le premier mérite de Jeanne Perdriel-Vaissière soit d'abord d'être une femme, cela ne peut qu'augmenter la valeur de son œuvre car, dans ce mot : femme, j'enclos toutes les qualités sérieuses et fortes qui sont à la base d'un caractère d'élite ; j'entends tout ce qui constitue cette droiture, cette vigueur morale si grandes qu'elles accomplissent des prodiges lorsqu'elles se rencontrent chez des êtres réputés faibles pourtant. »*

Passons maintenant aux lettres, que je présenterai de façon chronologique.

## 1914-1916, premières lettres.



Fig. 6 : Saint-Savin-sur-Argetès.

Les archives familiales de JPV auxquelles j'ai eu accès m'ont permis de retrouver sans doute l'une des premières lettres de MBP à JVP, datée du 19 juillet 1914, deux jours

---

<sup>8</sup> *Les Muses françaises. Anthologie des femmes poètes*, vol. 2, XX<sup>e</sup> siècle, Paris, Louis-Michaud, 1908, pp. 241-251.

<sup>9</sup> Op. cit., « Marguerite Burnat-Provins », pp. 31-34.

Leurs deux noms apparaissent encore dans le n° 17 du 1<sup>er</sup> janvier 1911 de la revue *Le Divan*.

après la parution de l'article du *Courrier de Bayonne* précédemment cité, et certainement envoyée de Saint-Savin-sur-Argelès (Fig. 6) dans les Hautes-Pyrénées où le couple Kalbermatten est alors en villégiature. MBP y remercie JPV de son dévouement à sa cause personnelle par l'article qu'elle a commis sur elle pour la *Bretagne mondaine* (Fig. 7)<sup>10</sup>. Par réciprocité écrit-elle, elle s'engage à faire connaître sa poésie, et signe M. K., après avoir demandé des nouvelles de « monsieur Perdriel » et de leur fils Hervé et informé son amie qu'une petite exposition de ses œuvres a eu lieu sur place et qu'elle en attend quelques commandes !



Fig. 7 : Écrit de JPV (janvier 1914).

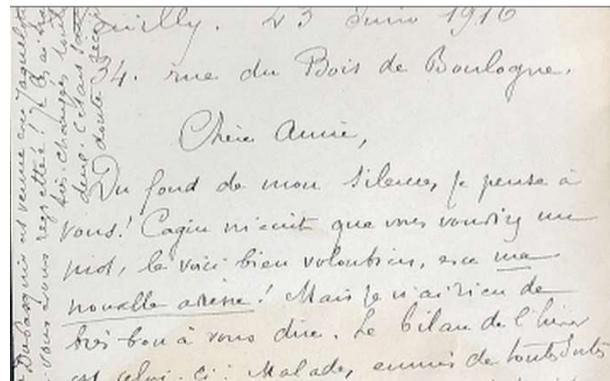


Fig. 8 : Lettre de MPB (juin 1916).

Puis c'est la guerre. Aucun échange retrouvé pour la fin de 1914 et tout 1915. La correspondance connue reprend le 23 juin 1916 et est envoyée de Neuilly par MBP. La phrase qui l'ouvre traduit comme un retour à la vie sociale, une éclaircie dans un marasme ambiant : « *Chère amie, Du fond de mon silence, je pense à vous !* » (Fig. 8). Le silence est celui de sa solitude. MBP a en effet quitté Bayonne fin décembre 1915, sans Paul de Kalbermatten qui a pris ses nouvelles fonctions à Bordeaux. Silence sur

<sup>10</sup> Je n'ai pas retrouvé l'article en question dans cette revue devenue rare, mais seulement un article, non-signé, sur Jeanne Perdriel-Vaissière dans le n° de janvier 1914.

fond de guerre cependant, avec le Nord de la France occupé et l'incertitude sur le sort de sa famille. « *Mais je n'ai rien de très bon à vous dire* », poursuit-elle. S'ensuit la liste des avanies qui l'accablent : maladie, conflit de voisinage, déménagement imminent au 34, rue du Bois de Boulogne, toujours à Neuilly, absence de Paul, ruine de sa sœur Marthe restée en Suisse. Pourtant, depuis mai 1916, soit un mois avant cette lettre à JPV, MBP voit une lueur dans ce qu'elle nomme son « obscurité » : Fernand Vanderem, journaliste au *Figaro* et admirateur de l'artiste, a pris contact avec elle, et lui propose d'écrire des articles pour le journal et envisage une exposition des figures de *Ma Ville* et de ses autres productions : art décoratif, illustrations, broderies... MBP est d'abord enthousiaste, mais vite rattrapée par son pessimisme et toutes les limitations et échecs de sa situation. Dans une lettre du 22 juin 1916 à Vanderem, soit la veille de celle écrite à JPV, après avoir encore une fois dressé la liste de ce qui l'entrave et la contrarie, elle dénonce déjà le projet d'exposition, considérant qu'on ne la reconnaît pas suffisamment, notamment financièrement<sup>11</sup>. C'est donc une MBP révoltée et sans doute amère qui écrit à cette nouvelle amie, JPV, qu'elle veut « proche » d'elle, dimension que l'on va retrouver par la suite.

Dans la lettre suivante, du 10 août 1916, la plainte, lancinante, reprend : « *Tout m'a retardée*, écrit-elle à JPV, *déménagement, maladie, troubles continuels* ». Mais ce qui la retarde encore, l'empêche même, c'est son désespoir, car ce qu'elle n'arrive pas à terminer, c'est un livre sur Arras confie-t-elle à JPV : « ... *je pleure tant que je ne peux pas. Ce sera dur à faire. C'est vraiment là que l'on peut dire : écrire avec son sang !* » Ce sang, c'est métaphoriquement le sien, mais aussi, concrètement, celui de sa famille qu'elle redoute de voir couler, ses quatre frères combattant au front ; c'est encore sa région dévastée, la maison paternelle d'Arras et la maison de campagne de Cantin saccagées. « *Comme je ne sais pas composer un roman, ce sera comme un récit et peut-être ne le verra-t-on pas* » précise-t-elle. L'a-t-on vu en effet ? Non<sup>12</sup>. L'adversité fut trop forte. Mais une autre voie de dégagement était cependant à l'œuvre, elle aussi en lien

---

<sup>11</sup> Sur ce renoncement, voir C. Dubuis, « *Les forges du paradis. Histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins* », édition de l'Aire, Vevey, 1999, pp. 178-181.

<sup>12</sup> Il s'agit sans doute de l'ouvrage « *Fantômes d'Arras* » dont la parution est annoncée dans les *Poèmes troubles* (1920), voir C. Dubuis et P. Ruedin, « *Marguerite Burnat-Provins, écrivaine et peintre (1872-1952)* », Payot, Lausanne, 1994, p. 53.

avec l'effroi de la guerre. MBP indique dans cette lettre du 10 août 1916 que son oeuvre *Ma Ville* augmente et qu'elle peint beaucoup. MBP la visionnaire ou l'hallucinaire<sup>13</sup> entend et voit une armée énigmatique de personnages depuis qu'en août 1914 le tocsin annonçant la guerre a déchiré son univers. Deux ans plus tard, l'urgence de fixer les noms et les images est toujours là, MBP composant sa *Ville* en créant autour d'elle, comme elle l'a écrit dans son ouvrage *Vous*, « *un horizon et des remparts* »<sup>14</sup>. Ville fantastique et phantasmagique, qui tient et se protège, alors que Arras, elle, est détruite.

On a voulu en faire une exposition, écrit-elle à JPV, mais elle ne sait pas quand, rappelant ici le projet de Fernand Vanderem. Mais on sait que MBP y renoncera finalement, ne voulant pas se séparer de ses aquarelles pour un prix dérisoire<sup>15</sup>.

Cette lettre du 10 août 1916 est encore l'occasion pour MBP de saluer non seulement la poésie de JPV, qui l'émeut beaucoup, mais aussi son style de composition qu'elle se sent incapable d'employer. Paul, indique-t-elle à JPV, lui a apporté un numéro de la *Revue hebdomadaire*, celui du 15 juillet 1916 (Fig. 9), dans lequel elle a lu son poème (Fig. 10), cette « *complainte des jeunes filles qui ne seront pas épousées* ». La guerre, toujours la guerre et son tragique.

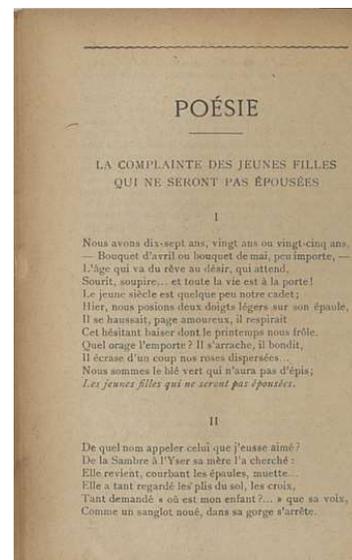
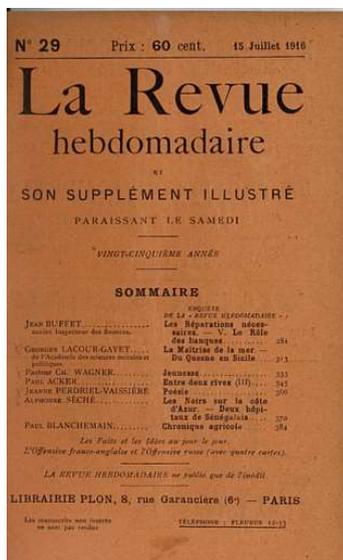


Fig. 9 & 10 : Poésies de JPV parue dans la *Revue Hebdomadaire* du 15 juillet 1916.

<sup>13</sup> P. Le Maléfian, « Marguerite Burnat-Provins, l'hallucinaire ». Dans *Les enjeux psychopathologiques de l'acte créateur*, (sous la direction de Bernard Chouvier et Anne Brun), éditions De Boeck, Bruxelles, 2011 : 157-180.

<sup>14</sup> *Vous*, « Samedi 27 avril », Plaisir de lire, Cossonay, 2001, p. 115

<sup>15</sup> Voir C. Dubuis, op. cit., p. 181.

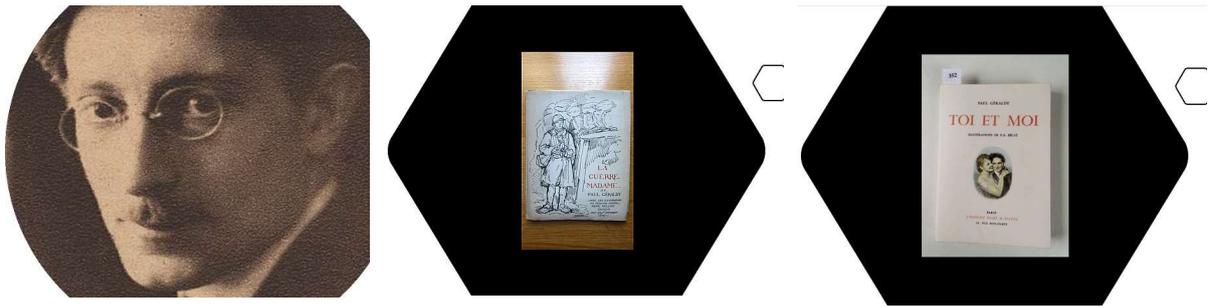


Fig. 11, 12 & 13 : Paul Géraudy et deux de ses livres.

En octobre 1916 MBP vient de faire la connaissance de Paul Géraudy<sup>16</sup> (Fig. 11) et dans sa lettre du 26 octobre à JPV, elle lui annonce qu'elle a recommandé à celui-ci de lui envoyer ses deux ouvrages *La guerre Madame*<sup>17</sup>... (Fig. 12) et *Toi et moi*<sup>18</sup> (Fig. 13) afin qu'elle en rende compte dans la presse régionale bretonne. En fait, c'est un acte qu'on peut dire militant, MBP rappelant à JPV qu'elle a, avant la guerre, entamé une campagne d'entraide entre les écrivains, elle qui pâtit encore actuellement de ses mauvais rapports avec son éditeur Ollendorff.

Une dernière lettre de 1916 nous est parvenue, datée du 26 décembre, une lettre pour les fêtes et la nouvelle année, comme ce sera l'habitude par la suite et jusqu'à la fin. MBP s'inquiète de savoir si JPV a des nouvelles de son mari et de son fils partis faire la guerre aux Dardanelles. Elle informe JPV qu'une « charmante madame Tarquis » veut la décider à aller en Bretagne cet été et qu'elle le désire beaucoup. Ce sera chose faite.

### 1917, séjour au pays d'Armor.

Une seule lettre de 1917 entre les deux poètes nous est connue. Elle fut sans doute envoyée avant l'été car MBP écrit à JVP que la charmante Madame Tarquis l'a tout-à-fait oubliée, ce qui semble la désoler. Pourtant 1917 fut une année bretonne pour

<sup>16</sup> Voir C. Dubuis, op. cit., p. 183.

<sup>17</sup> Récit.

<sup>18</sup> Paru pour la première fois en 1913 avec un succès considérable.



Fig. 14 : « La Muse française ».

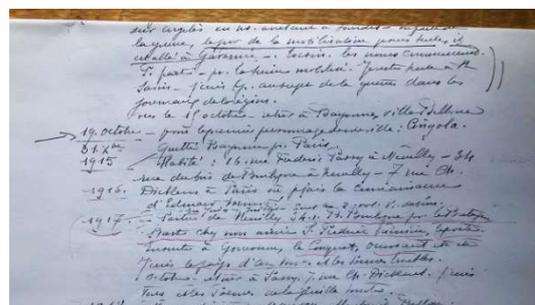


Fig. 15 : Lettre de MBP à JPV de juillet 1917.

MBP, et cette Madame Tarquis a bien tenu sa proposition comme on va le voir. Dans cette lettre expédiée de Neuilly, elle signale à JPV qu'un certain Cagin<sup>19</sup> lui a envoyé *La Muse* (Fig. 14) et qu'elle a pu y lire le poème *La fileuse*. Puis elle salue une nouvelle fois la poésie de JPV et exprime un rapprochement fraternel : « *Vous doutiez-vous, Chère, que si souvent j'éprouverais le besoin d'appuyer mon front fatigué à votre épaule fraternelle et de vous dire tout ce qui ne s'écrit pas...* ». Envie de rapprochement qui contraste avec sa solitude encore dénoncée et les difficultés de sa vie : Paul est souvent absent, la vie est lourde, Paris est détestée, la maladie est permanente, le tout sur fond de guerre. Mais il faut se résigner conclue MBP. On s'imagine bien alors combien l'invitation en Bretagne pour l'été a dû être une bonne nouvelle. Dans son *Premier schéma de ma vie*, elle précise en effet être partie de Neuilly en juillet 1917 pour la Bretagne, à Brest, « *chez mon amie Jeanne Perdreil-Vaissière, la poète* » (Fig. 15). Puis

<sup>19</sup> Il s'agit probablement d'Émile Cagin (1889-1972), commissaire de la Marine mais aussi poète. JPV le connaissait et l'a sûrement invité à son salon littéraire à Brest.

s'être rendue à Gouesnou, Le Conquet, Ouessant, et d'autres lieux. Retenons ici, en premier, la commune du Gouesnou, située au nord de Brest (Fig. 16 & 17) et rapprochons cette référence avec des documents conservés ici, à la Villa St-Hilaire, dans les manuscrits de MBP, précisément dans le cahier des *Poèmes de la boule de verre*<sup>20</sup> (je remercie Mme Garra pour ses envois), car on y trouve également le nom de cette commune, Gouesnou, et d'un lieu-dit, Roscarven.



Fig. 16 & 17 Communes de Bretagne visitées par MBP.

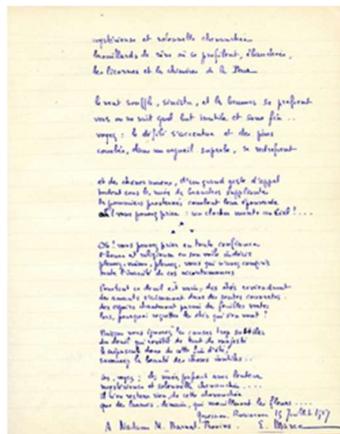


Fig. 18 : Lettre d'Erwan Marec à MBP.



Fig. 19 : Magda Tarquis, propriétaire du manoir de Roscarven (cf. Fig. 20).

Et une première signature, celle d'Erwan Marec, au bas d'un poème dédié à « *Madame M. Burnat-Provins* » (Fig. 18), qu'il a lui-même copié dans le cahier de MBP – son écriture est reconnaissable – et daté du 15 juillet 1917, soit très peu de temps après l'arrivée de celle-ci en Bretagne. Et une autre signature, celle de JPV, au bas d'un autre poème dédié à « *la grande MBP* », qu'elle a aussi recopié dans le cahier, avec la date du 16 juillet et un lieu : manoir de Roscarven (Fig. 20). Or, dans le même cahier, après

<sup>20</sup> Cote B. P. p. 38.

ces poèmes, un court texte poétique de MBP, daté lui-aussi du 16 juillet (Fig. 21), qui regrette de n'avoir pas dit adieu, mais à qui ?

« *Je ne vous ai pas dit adieu.*

*Doucement, je me suis glissée dans la chambre où vous aviez dormi.*

*J'y ai volé une flambante capucine auprès de l'oreiller.*

*Je ne vous ai pas dit adieu mais j'ai gardé entre mes doigts la flamme.*

*Si la flamme brûle, brûle,*

*Donnez-moi l'eau de vos yeux. »*

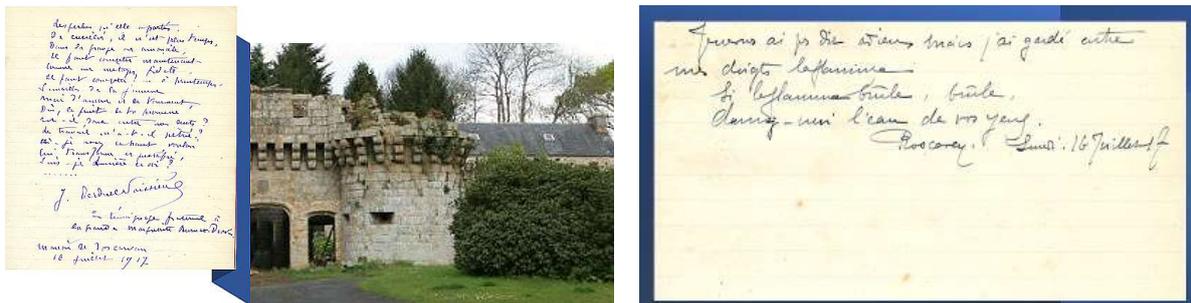


Fig. 20 & 21. Manoir de Roscarvern et lettre de MBP du 16 juillet 1917.

A qui ces adieux ? A Erwan Marec ? A JPV ? En tout cas sa rédaction est située à Roscarven en Gouesnou où ils se trouvaient donc tous les trois au même moment. Et tous les trois invités par Magda Tarquis (Fig. 19), la fameuse « charmante madame Tarquis » de la correspondance, propriétaire à ce moment du manoir de Roscarven-Mesléan et muse du poète Saint-Pol-Roux<sup>21</sup>, habituée à recevoir en ce lieu les représentants des arts et des lettres.

Dans la suite du séjour de MBP en Bretagne, Erwan Marec lui a servi de guide, ainsi qu'elle l'indique dans la dédicace à son *Livre du pays d'Ar Mor*<sup>22</sup> écrit pendant ce séjour : « *A mon ami Erwan Marec, né à Lorient. En souvenir des jours où il nous fut donné d'admirer ensemble la beauté de son pays* ». Aurait-on ici une nouvelle clé pour

<sup>21</sup> Magda Tarquis, qui fut une intime de Saint-Pol-Roux et dirigea la compagnie des Chevaliers de la Table Ronde (chargée de défendre et de valoriser les arts populaires et l'artisanat bretons), qu'elle cofonda avec le poète de Camaret, est née Marguerite Marie Anne Tanguy le 6 avril 1883 à Paris XI ; son père, Pierre Marie Tanguy était sculpteur de profession. Elle a épousé Alexis Edouard Tarquis le 14 septembre 1903 à Morlaix. Elle a ouvert un salon littéraire dans son manoir de Roscarven-Mesléan fréquenté par le Brest des Lettres et des Arts. Elle est décédée à Brest le 12 août 1958.

<sup>22</sup> Paris, Ollendorff, 1920.

lire les *Poèmes troubles*<sup>23</sup> écrits aussi en Bretagne, selon ce qu'elle précise dans son *Premier schéma de ma vie*? Simple hypothèse. Ensemble, ils ont donc sillonné la Bretagne. Quelques noms de lieux apparaissent dans le *Pays d'Ar Mor* (qui signifie, en breton, *le pays de la mer*). Suivons-les (Cf. Fig. 16) : ils sont en chemin entre Saint-Brieuc et Morlaix, passent à Folgoët (près de Lesneven, nord de Brest), sont sur l'île de Kermorvan au Conquet, puis à Plougastel (nord-est de Landivisiau), sur l'île d'Ouessant, à Trébabu<sup>24</sup> (à l'est du Conquet), Quimper et enfin Concarneau.

Un nom n'apparaît pas dans cette liste : Huelgoat, village renommé pour ses carrières de granit et sa forêt avec son chaos rocheux (Fig. 22). Pourtant un document retrouvé dans les archives de la famille Perdriel-Vaissière confirme sa présence en ce lieu et indique qu'elle a alors résidé à l'hôtel d'Angleterre (Fig. 23) – il s'agit d'un texte décrivant une jeune bretonne attendant le début de la messe, écrit au dos d'une feuille à en-tête de l'Hôtel d'Angleterre et daté du 18 juillet 1917 (Fig. 24). Ce texte fera partie des poèmes du *Livre du Pays d'Armor*, le 39<sup>ième</sup> précisément (Fig. 25), avec de légères modifications que la comparaison avec le document d'origine permet de constater.



Fig. 22 : Huelgoat et son chaos rocheux. Fig. 23 : Hôtel d'Angleterre au Huelgoat.

Puis c'est le retour vers « *la ville aux mille toits* », Paris, avec la tristesse de quitter la Bretagne, décrite comme une mère aimante, mais avec la promesse d'y revenir « *peut-être dans un an* », écrit MBP dans le *Livre du pays d'Ar Mor*<sup>25</sup>. Il faudra plus de temps, on va le voir.

<sup>23</sup> Paris, Sansot, 1920. Réédité aux éditions L'Escampette, Bordeaux, 1999. Présentation de C. Dubuis.

<sup>24</sup> MBP évoque ce village dans *Vous* : « Au milieu de mon carnet, un brin séché de romarin bleu pâle, couleur de la vague au temps gris : le romarin du cimetière de Trébabu, là-bas, en Bretagne », op. cit., p. 41.

<sup>25</sup> Op. cit., p. 210.

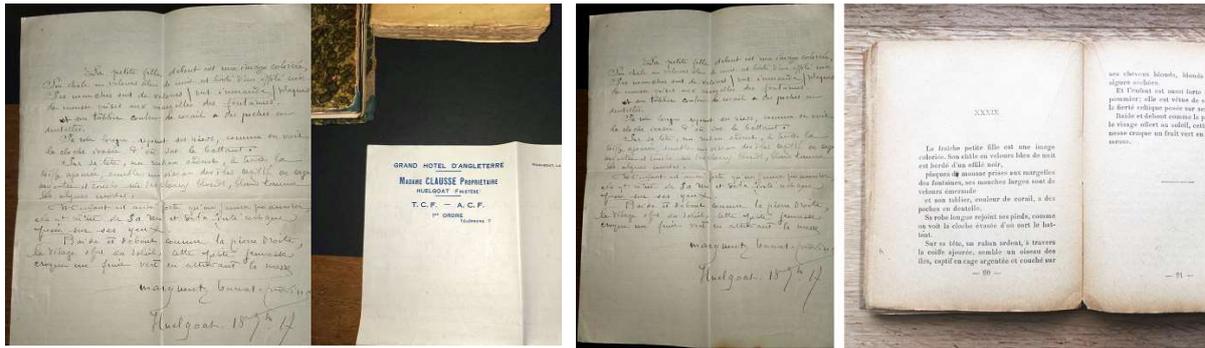


Fig. 24 & 25 : Textes de MBP qui feront partie du « *Livre du Pays d'Armor* ».

 <p data-bbox="335 1254 654 1288">Fig. 26 : Erwan Marec.</p>	<p data-bbox="805 761 1396 1310">Mais qui était Erwan Marec (1888-1968) ? (Fig. 26). Breton, sans aucun doute, originaire de Lorient, il entre à l'école du Commissariat de la Marine à Brest dans la promotion 1910-1912 et sera promu Administrateur général de la Marine. Ami très proche de JPV et son mari Eugène, il est aussi peintre, poète, romancier et deviendra archéologue, découvreur en Algérie de la ville antique d'Hippone, la ville épiscopale de Saint-Augustin.</p>
--	--

## 1918, la fin de la guerre.

C'est par un poème intitulé « Victoire solitaire », tiré du recueil non publié des *Poèmes de la Feuille morte*, que MBP communique son émotion de la fin de la guerre à JPV, ce 11 novembre 1918. Émotion vécue en « solitaire » néanmoins, malgré ce partage, reflet de sa misanthropie souvent soulignée. La première phrase de ce poème est sans appel : « *Je ne suis pas allée me joindre à cette foule qui délirait. L'enthousiasme est pesant, parfois.* »

Trois jours plus tard, elle envoie une autre lettre. Le ton est d'abord réjoui mais d'une très courte durée : « *Une autre vie, difficile, commence...* », écrit-elle. La

difficulté majeure du moment est la résurgence d'une affection cardiaque qui la perturbe et l'oblige à l'immobilité et au repos forcé. Les *Poèmes de la feuille morte*, « *qui sont tombés comme une volée de feuilles* », confie-t-elle à JPV, il a fallu les abandonner. Son cœur malade, c'est aussi la conséquence probable de la situation : évoquant le nord qu'on ne peut rallier et l'absence de nouvelles de sa mère et de sa tante, elle avoue que « *(t)outes ces ruines (lui) pèsent tant sur la poitrine* » ! Il faudra punir ces « *bandits ignobles* » est alors son cri de vengeance. Mais ses frères sont vivants !

« *(Et vous, où en est votre ménage ?* », demande-t-elle à JPV, « *(p)arlez-moi un peu de tous, de tout...* ». Elle la sait malade elle-aussi et s'en inquiète ; elle se désole de n'avoir pu assister au mariage de Jean, le premier fils de Jeanne, qui a eu lieu le 26 octobre 1918 au Huelgoat.

Elle se désole en fait d'être loin de tout, de sa famille, de Paul, près duquel elle n'a pas voulu rester à Bagnères-de-Luchon, de Jeanne, pour laquelle elle ressent une forte affection. Son séjour en Bretagne est sans doute encore fort dans sa mémoire. Elle se désole enfin de ses relations avec son éditeur Ollendorff, qu'elle veut quitter. Elle annonce d'ailleurs à JPV que *Vous* paraîtra chez Sansot, peut-être en 1919. Ce fut en 1920 (Fig. 27). Oui, une autre vie a commencé, mais elle est bien difficile en effet.



Fig. 27 : « Vous » de MBP, ed. Sansot, 1919. Fig. 28 : maison familiale de MBP à Catin.

Dans la lettre suivante, de décembre 1918, adressée à JPV en séjour sanitaire à Chamonix pour soigner des crises d'étouffement, MBP lui dit combien elle comprend ce qu'elle peut ressentir à ces occasions, elle qui n'a pas voulu rester à Luchon dans une

maison encaissée qui voyait peu le soleil. Il s'agit de la villa Berdot, dans le quartier Saint-Mamet, où le couple a emménagé au mois d'août 1918. Mais c'est d'une autre villa, en creux si l'on peut dire, qu'évoque MBP à JVP en lui écrivant qu'un de ses frères est allé à Cantin (Fig. 28) et que « *c'est le désert, la dévastation* ». Elle a cependant une raison de se réjouir, les *Poèmes de la feuille morte* sont terminés et le *Livre du pays d'Armor* sera édité « *chez un imprimeur artiste et honnête* ». Précision importante, car dans le paragraphe précédent elle avait laissé entendre qu'Ollendorff, son éditeur, lui versait trop peu de droits. « *J'ai fait mes comptes par curiosité, depuis le mois d'octobre 1913* », écrit-elle, et ça ne lui rapporte que le prix de 6 œufs par jour ! Mais il ne s'agit pas de simple curiosité, MBP ayant adhéré à un syndicat des auteurs pour défendre ses intérêts auprès d'Ollendorff, avec l'aide d'un avocat, le soupçonnant de ne pas lui payer tous ses droits d'auteur.

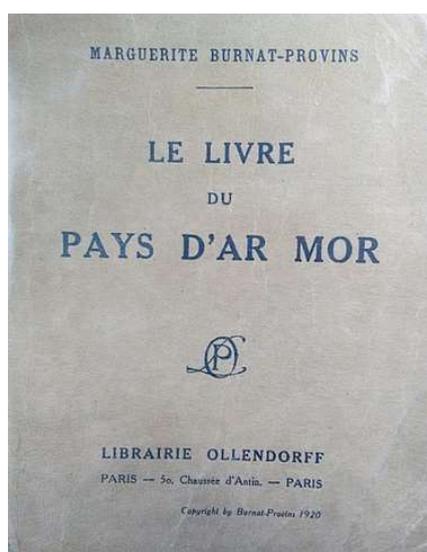


Fig. 29 : « Le livre du pays d'Ar Mor » de MBP.

Elle aura gain de cause et poursuivra cependant sa collaboration avec l'éditeur qui fera paraître le *Livre du pays d'Armor*, en 1920 (Fig. 29), et chez lequel le *Livre pour toi* atteindra jusqu'à sa 17<sup>ième</sup> édition<sup>26</sup>. Elle encourage d'ailleurs JPV à faire de même et à se protéger, elle qui porte « *la vraie lumière* » dans ses poèmes, que MBP déclare lire souvent à ses amis. Ce qu'elle ne lit pas et n'aime certainement pas, confie-t-elle à JPV, c'est une certaine poésie contemporaine : « *Les nullités pullulent et se démènent tant*

<sup>26</sup> Voir C. Dubuis, *op. cit.*, pp. 170-172.

qu'elles prennent une place. 3 fois par semaine je reçois des programmes insensés, on fait du simultanésme<sup>27</sup> qui consiste à réciter, à trois, trois choses différentes en même temps ; on imprime d'une façon baroque, on se bat les flancs ! Et l'art, le grand, le tout simple, le vrai ! Où est-il ? Pauvres gens ! Comme tout cela donne la saine envie de fermer sa porte, de tirer l'aiguille en rêvant toute seule que rien de tout cela n'a existé ! » Haro donc sur Henri-Martin Barzun, Guillaume Apollinaire ou Tristan Tzara, figures principales du simultanésme en poésie (Fig. 30) ! MBP n'apprécie pas les avant-gardes qui expérimentent et reste fidèle à son classicisme, voire son conservatisme. « MBP ne cache pas sa haine du progrès », écrivait Jérôme Meizoz en 1990 dans le *Cahier n°3 des Amis suisses de MBP*<sup>28</sup>, et cela passe entre autres par son attachement aux formes linguistiques privilégiant la tradition à la modernité.

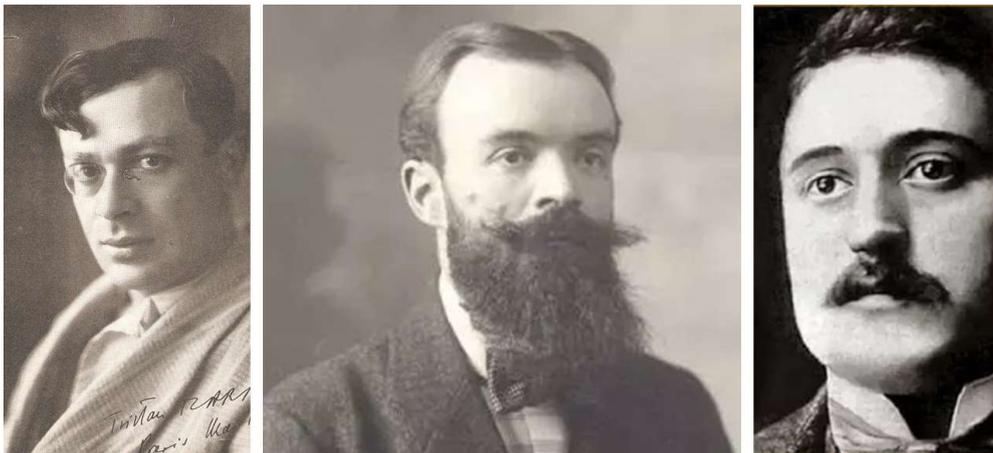


Fig. 30 : Tristan Tzara, Henri-Martin Barzun, Guillaume Apollinaire.

Cette lettre de décembre 1918 se termine par des vœux pour la nouvelle année 1919 et une attention portée aux enfants de Jeanne. Elle reviendra régulièrement.

<sup>27</sup> Le simultanésme est un mouvement artistique développé conjointement par [Sonia Delaunay](#) et son mari [Robert Delaunay](#). Il consiste à introduire le principe du [contraste simultané de couleurs](#) dans la peinture ([Prismes électriques](#), 1914, [Musée national d'art moderne Paris](#)) mais aussi dans le textile, la mode vestimentaire et dans la décoration. Ses premières *robes simultanées* apparaissent à cette même date, ainsi que les illustrations d'un livre de [Blaise Cendrars](#) : [La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France](#) (1913). Le terme, par analogie, est revendiqué par d'autres artistes, notamment en poésie par [Henri-Martin Barzun](#), [Apollinaire](#) et [Tristan Tzara](#).

<sup>28</sup> « Esquisse d'une idéologie du rustique : entreprise poétique et emprise politique chez Marguerite Burnat-Provins », *Cahiers des Amis de MBP*, n°3, p. 40.

1919 / 1939

Un saut de dix ans sépare la lettre précédente de la suivante. C'est cette fois une lettre de JPV de février 1929 envoyée à Grasse (Fig. 31) où réside désormais MBP en été. Sans doute en y a-t-il eu d'autres ? Le déchiffrement de l'écriture de JPV est très difficile – contrairement à celui de MBP dont l'écriture est régulière – mais on comprend qu'elle félicite MBP pour son roman *Le Voile* qui vient de paraître chez Albin Michel (Fig. 32). « *J'ai l'impression d'une 'grande œuvre' dans la grande tradition française. Quel être prodigieux vous êtes !* », lui écrit-elle, alors même qu'elle rappelait à MBP un peu plus haut qu'elle lui avait écrit un jour qu'elle ne savait pas composer un roman...

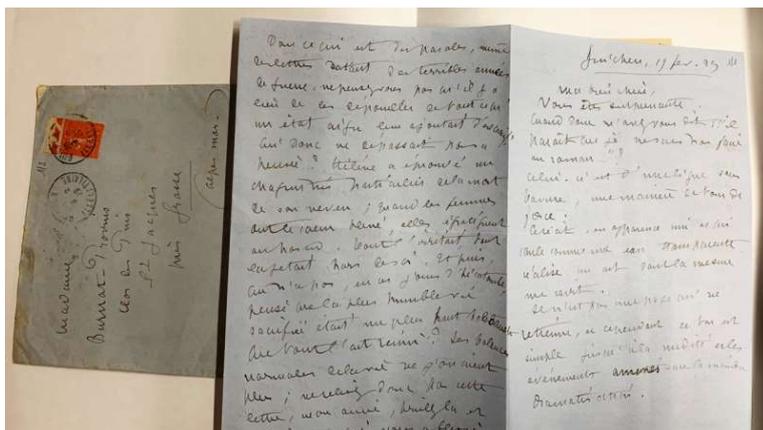


Fig. 31 » : Lettre de JPV de février 1929.

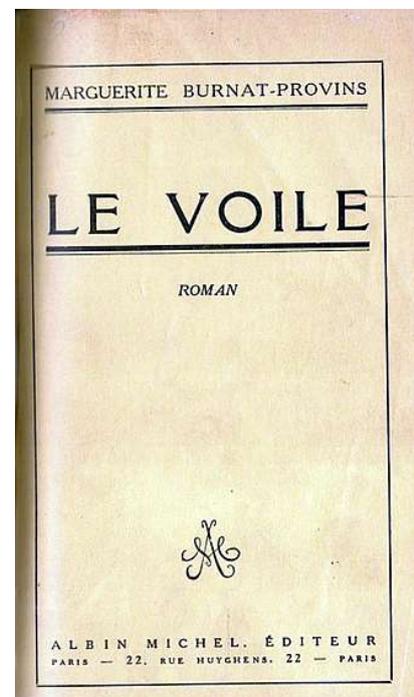


Fig. 32 : « Le Voile », ed. Albin Michel.

Une seconde lettre de 1929 nous est parvenue dont l'originalité est d'avoir été écrite au mois d'août par MBP de Bretagne, de la Motte-Verte précisément (Fig. 33), propriété des époux Perdriel-Vaissière où ils résident depuis la retraite du commandant Eugène Perdriel-Vaissière. La Motte-verte est sur la commune de Guichen (prononcer Guichin), village situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Rennes (Fig. 34).

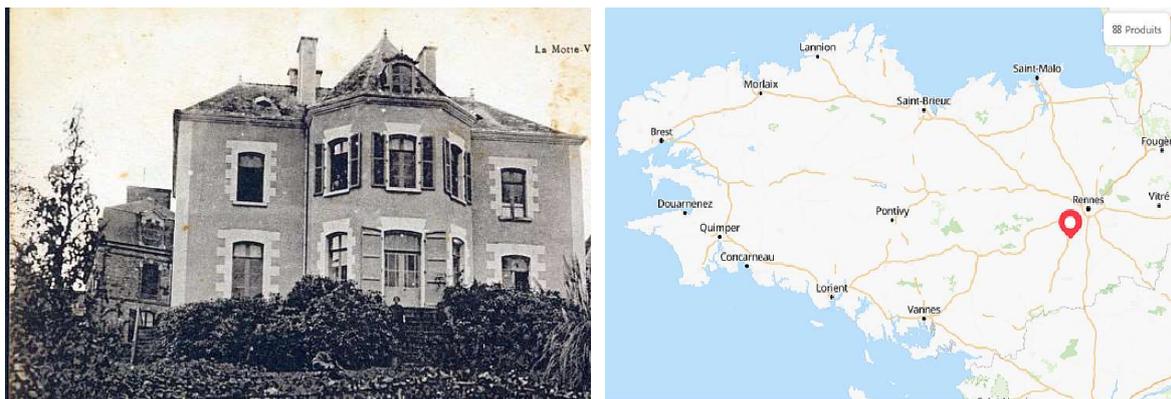


Fig. 33 & 34 : La Motte-Verte sur la commune de Guichen.

Une autre originalité de cette lettre est qu'elle est destinée à des enfants de JPV, sans doute Jean et sa femme Marie alors en séjour au Huelgoat évoqué plus haut (**Fig. 35**). MBP leur écrit en effet qu'elle a « *été très touchée du bon souvenir venu de la forêt d'Huelgoat comme un parfum d'heures anciennes, qui continuent à vivre dans ma mémoire...* » On a vu qu'en 1917 elle y était passée lors de sa première venue en Bretagne et avait résidé à l'Hôtel d'Angleterre, probablement comme Jean et Marie auxquels elle adresse sa lettre, car il s'agissait du lieu de villégiature favori des Perdriel-Vaissière (**Cf. Fig. 23**). Rappelons ici, pour l'anecdote, que, en mai 1919, alors que Jeanne PV et son fils Hervé séjournent dans cet hôtel, s'y trouve un autre résident, ami de JPV, le poète Victor Segalen (**Fig. 36**). Le 22 mai exactement, on le retrouve mort dans la forêt d'Huelgoat. JPV a donné un témoignage très précis de cet événement<sup>29</sup>.



Fig. 35 : Huelgoat (cf. également Fig. 22).



Fig. 36 : Victor Segalen (qui séjournait à l'Hôtel d'Angleterre, cf. Fig. 23).

<sup>29</sup> <https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1998x032x001/HSMx1998x032x001x0081.pdf>

Lors de son second séjour breton<sup>30</sup> à Guichen, en août 1929 donc, MBP reprend des forces auprès de son amie JPV et forme avec elle le projet d'une collaboration artistique pour un ouvrage pour lequel elle dessinerait des croquis. A ma connaissance, il n'est jamais paru. Ce qui est sûr en revanche, c'est que durant ce séjour MBP a exécuté plusieurs portraits des habitants de sa *Ville*, une soixantaine au moins<sup>31</sup>. En examinant les dates, on s'aperçoit que la majorité de ces dessins (**Fig. 37**) – et donc des visions – se concentre sur trois jours, les 4, 5 et 6 août 1929, soit une semaine avant la lettre que nous présentons. MBP écrira au psychiatre Gaston Ferdière, en octobre 1942 : « En 29, en Bretagne, j'ai eu 80 apparitions en 2h ½ »<sup>32</sup>.

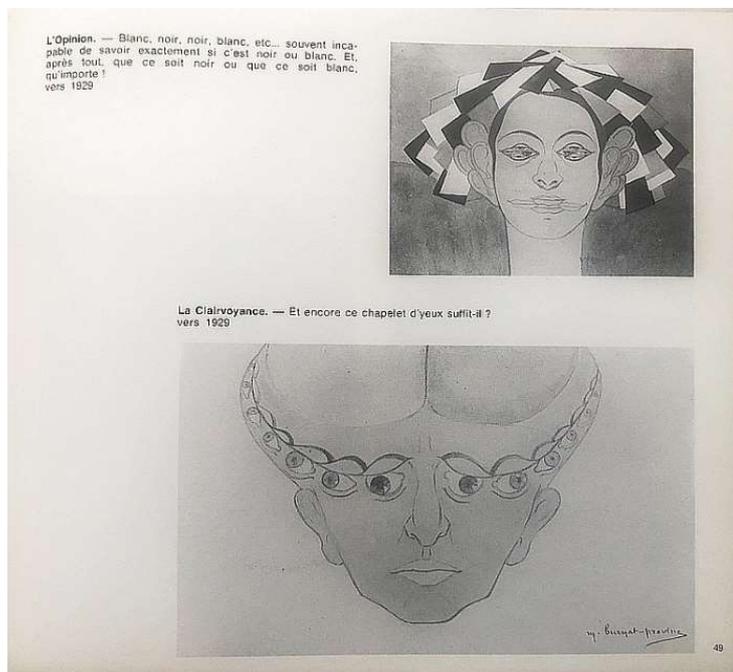


Fig. 37 : Dessin hallucinaire de MBP (1929).

Un dernier élément de cette lettre de 1929 nous permet une réponse à une question que je me suis posée et que j'ai évoquée au début de cette conférence : MBP

<sup>30</sup> Dans une lettre à Madeleine Gay-Mercanton du 23 janvier 1950, MBP revient sur ce voyage en Bretagne et écrit : « Si je remonte à vingt ans, je me trouve à Lisieux (...). Puis j'ai passé l'été en Bretagne, cette merveille, ... », Fonds MBP conservé au Centre des Littératures de Suisse Romande (CLSR) à l'Université de Lausanne, site de Dorigny.

<sup>31</sup> Selon la recension permise par la nomenclature des noms des personnages apparus à MBP établie par Bernard Wyder dans le catalogue accompagnant l'exposition MBP organisée au Manoir de Martigny en 1980.

<sup>32</sup> Lettre du 2 octobre 1942, Fonds MBP, Musée de l'Art Brut, Lausanne.

est-elle venue à Paimpol, ma ville de naissance ? Eh bien, elle en a énoncé le vœu mais ne l'a probablement pas accompli. Elle termine en effet sa lettre à Jean et Marie Perdriel-Vaissière par ces mots : « *Sans doute passerai-je un jour à Paimpol et ce sera une joie de nous retrouver* ». Ce couple habitait alors fréquemment dans cette ville dont nous reparlerons plus loin.

Pour les années suivantes, les archives de la famille Perdriel-Vaissière reproduisent seulement deux extraits de lettres, l'une de décembre 1937 dans laquelle MBP félicite Jeanne pour son roman *Le Bois de buis*<sup>33</sup> (Fig. 38) et l'autre de juillet 1939 où elle lui dit apprécier son article de *La Bretagne touristique* (Fig. 39) sur les forêts bretonnes.

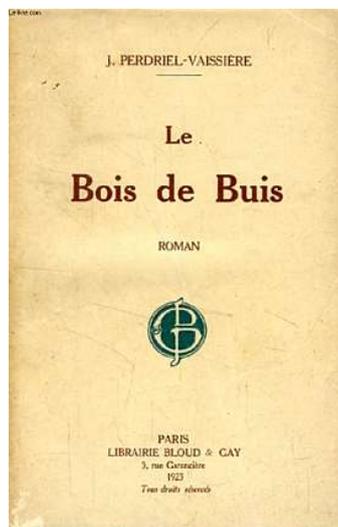


Fig. 38 : « Le Bois du Buis, JPV, 1923.

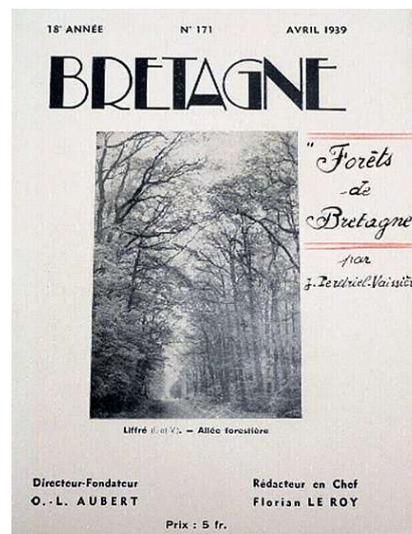


Fig. 39 : La Bretagne touristique.

## Les années de guerre (1941-1945)

La correspondance que j'ai recueillie reprend seulement en octobre 1941. C'est un « *temps de cruelles souffrances* », écrit MBP à JPV, qui se félicite quand même que la santé de son amie se soit améliorée. JPV réside désormais à Paimpol (Fig. 40), dans une maison appelée « Le vieux nid – *An neiz coz* en breton » appartenant à la famille

<sup>33</sup> Paris, Librairie Bloud & Gay, 1923.

de sa belle-fille, la femme de son fils Jean (Fig. 41). Elle a dû quitter Guichen car l'occupant a réquisitionné la Motte-Verte pour installer la kommandantur.



Fig. 40 : Paimpol (où habita JVP).



Fig. 41 : « Le Vieux Nid », demeure de JPV.

MBP se réjouit également de ce que lui a appris JPV des situations plutôt favorables de ses deux fils, Jean et Hervé, et lui dit combien elle regrette de n'avoir pas eu d'enfant et de n'avoir pu, comme elle, ressentir un amour maternel. Mais ce regret est tout de suite balayé par la liste de ses maux, ses « *vieilles habitudes* » comme elle l'écrit : maux de tête, crises suraigües, vomissements... Paul est présent annonce-t-elle ; il cultive le jardin. Son travail a en effet pris fin à Lyon le mois dernier, en septembre 1941, à la succursale de la filature Herzog qui a fermé. En décembre 1940, c'est de sa villa du Logelbach en Alsace qu'il avait été délogé par les Allemands, sans rien pouvoir emporter, souvenirs, objets précieux, tableaux de Marguerite. Or MBP écrit à JPV que dans la chambre de Paul dans la maison du Logelbach, il y a une statuette de Sainte Thérèse de Lisieux à laquelle elle a confié la garde de tout et qu'elle se fie à elle. La réalité démentira cette conviction, mais on va voir dans les courriers suivants combien cette pensée magico-religieuse prendra de plus en plus de place dans l'univers de MBP. Pour l'heure, elle souhaite que JPV lise *La Cordalca* (Fig. 42), son dernier ouvrage, dont une édition de luxe est en préparation. Sa sortie en librairie devra attendre 1943.

**« Ce que j'éprouve est le dégoût de notre époque terrible, de la férocité des hommes, de ce massacre effrayant. »**

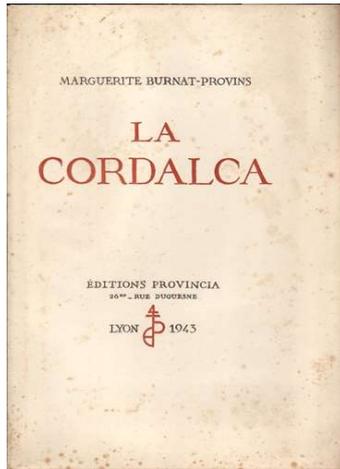


Fig. 42 : La Cordalca, MBP, 1943.

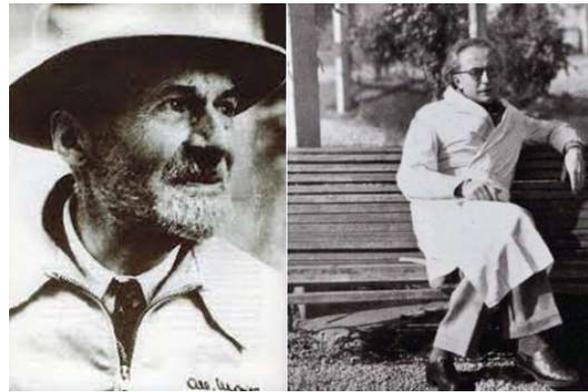


Fig. 43 : Henri Pourrat (1887-1959) et Gaston Ferdière (1907-1990).

1943, année *horribilis* pour MBP. Les trois lettres retrouvées de cette année forment une unité par le ton et le contenu qui se répètent. Unité que l'on peut d'ailleurs élargir à la correspondance d'alors avec l'écrivain Henri Pourrat ou le psychiatre Gaston Ferdière (Fig. 43), tant les mêmes termes s'y retrouvent. C'est d'abord son état physique qu'elle relate à JPV, avec un accent de dramatisation en lui indiquant, par deux fois, avoir fait venir le prêtre après le médecin : « *Aujourd'hui, j'ai l'impression que mon temps est compté* », lui écrit-elle le 26 juin 1943, jour de ses 71 ans. Ensuite, sa situation matérielle marquée par une misère alimentaire et les travaux domestiques qu'elle doit assumer seule. Dans chaque lettre sont décrites les mêmes séquences : levé à 6h  $\frac{1}{2}$  du matin, vidage des cendres, allumage du feu, préparation du déjeuner, qui consiste le plus souvent en une soupe pour Paul et un café « *qui n'en a que la couleur* » comme elle l'écrit, puis nettoyage, balayage, lavage du pavé de la maison et préparation du repas du midi, et encore, des lessives et quelques travaux au jardin... L'épuisement est au bout de ces corvées. En plus, il y a les bombardements alliés sur la Côte d'Azur, visant en particulier les ponts et les routes qui les isolent et rendent les approvisionnements et l'acheminement du courrier bien plus difficiles, provoquant aussi de nombreuses victimes civiles (Fig. 44). MBP se dit révoltée par (je la cite) « *l'incommensurable stupidité de la guerre, cette bêtise humaine, sans fond, sœur de la barbarie* » et ressent une « *immense douleur à la pensée des victimes* » et « *une colère impuissante* ».



Fig. 44 : St Laurent du Var (cité par MBP dans sa lettre du 24 décembre 1943 – Un premier bombardement de St Laurent du Var a eu lieu le 18 décembre 1943 faisant trois victimes civiles).

<http://saintlaurentduvarhistoire.hautetfort.com/archive/2011/06/index.html>



Fig. 45 : Quotidien « *La Bretagne* ».

Émergeant de tout ce marasme, MBP cherche et trouve un dérivatif dans son art : elle travaille chaque jour à un nouvel ouvrage intitulé *Sanglots*<sup>34</sup> ; elle a fait taper à la machine un autre livre, *Soleil*, une suite à *La Cordalca*. Elle demande d'ailleurs à JPV<sup>35</sup>, à laquelle elle a envoyé *La Cordalca* et qu'elle considère avoir la même sensibilité qu'elle, d'en faire une recension car la critique est muette. La proposition de JPV, dans l'une des rares lettres retrouvées de cet échange<sup>36</sup>, écrite le 10 mai 1943, est de publier quelque chose dans un quotidien régional, « *La Bretagne* » (Fig. 45) – connu pour être ouvertement pétainiste – mais il faudrait alors qu'elle puisse montrer que MBP a un lien avec la région, la « *bretonniser un brin* » lui écrit-elle, en citant son *Livre du Pays d'Armor* notamment. Dans la lettre suivante datée du 26 juin 1943<sup>37</sup>, JPV indique à MBP qu'elle a écrit plusieurs notices mais qu'elle n'est pas satisfaite eu égard à la beauté envoûtante de *La Cordalca*. De plus, elle rencontre des difficultés à écrire en raison de

<sup>34</sup> Fait partie des projets et manuscrits non aboutis ou publiés.

<sup>35</sup> Lettre du 29 mai 1943.

<sup>36</sup> Lettre du 10 mai 1943 envoyée de Paimpol. Fonds MBP, Centre des littératures en Suisse romande - Université de Lausanne (CLSR-UNIL).

<sup>37</sup> Fonds MBP, Centre des littératures en Suisse romande - Université de Lausanne (CLSR-UNIL).

sa santé chancelante. Y est-elle parvenue et a-t-elle envoyé son texte qui aurait été refusé, ou a-t-elle abandonné le projet ? Il n'y a pas de réponse à ces questions. Ce qui est certain, c'est l'absence de recension de *La Cordalca* dans *La Bretagne* pour 1943 et jusqu'à juin 1944, date de sa disparition. En revanche, MBP a reçu une touchante lettre de Claude Perdriel-Vaissière, la fille de Jean, l'aîné de JPV, dans laquelle elle lui dit combien *La Cordalca* a résonné pour elle. Elle confirme par ailleurs la gravité des ennuis de santé de sa grand-mère, maintenant alitée, incapable d'écrire pour le moment (Fig. 46).

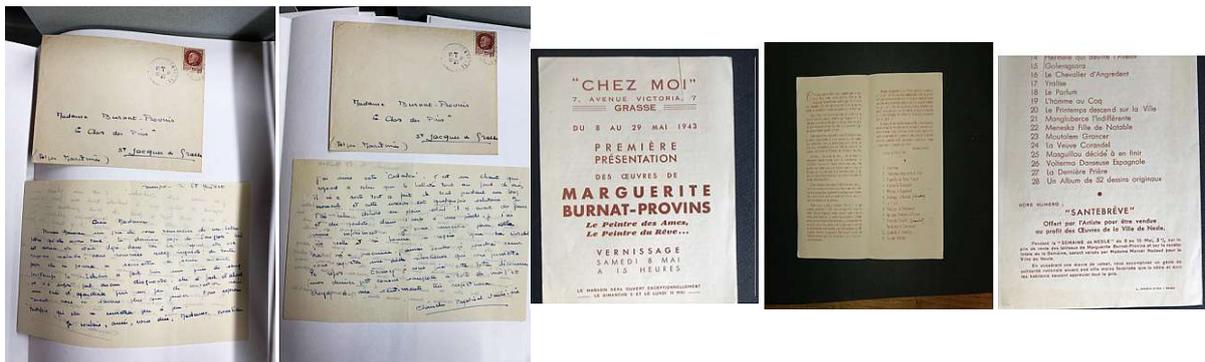


Fig. 46 & 47 : lettres de MBP et catalogue d'une exposition de ses œuvres.

Dans cette même lettre du 29 mai 1943, MBP confie à JPV trouver encore un dérivatif à sa situation en exposant ses œuvres à Grasse durant le mois de mai 1943 : « *Ci-joint le catalogue d'une exposition qu'on prolonge. Gros succès de curiosité. Je me suis décidée à cela faute d'espoir d'une compréhension susceptible de permettre le musée !* » (Fig. 47). L'idée d'un musée concerne *Ma Ville*, dont plusieurs tableaux faisaient partie de cette exposition. MBP indiquera à JPV qu'elle a « *vendu 3 têtes pour 4000 frs* » et que « *(c)elles-là, (elle pourra) les refaire* », et qu'elle est très sensible au désir de Jean d'acquérir l'une de ses œuvres. Les visions abondent toujours, par bouffées parfois, avec 35 à 40 têtes qui se présentent, précise-t-elle à son amie. Quant au musée, elle avait écrit en 1939 au neuropsychiatre Georges de Morsier (Fig. 48) qu'elle aimerait que ses figures rentrent dans un musée portant son nom<sup>38</sup>. C'est la même demande qu'elle a pu faire en janvier 1943 à Gaston Ferdière<sup>39</sup> et qui donc n'a pas aboutie.

<sup>38</sup> Lettre du 19 mars 1939, dans *Art et Hallucination*, La Baconnière, 1969, p. 16.

<sup>39</sup> Lettre du 18 janvier 1943, Collection de l'Art Brut, Lausanne, Suisse.

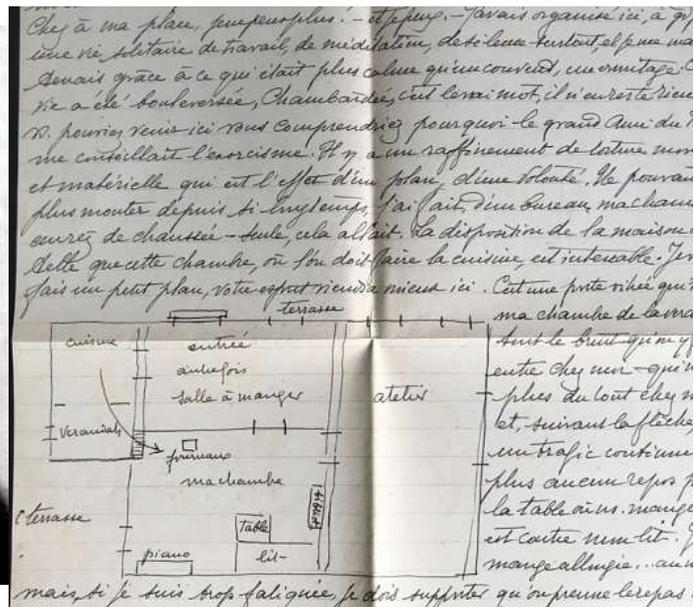


Fig. 48 : Georges de Morsier.

Fig. 49 : plan de la chambre de MBP au Clos des Pins.

Hormis la mise en sécurité de ses œuvres, elle souhaitait qu'on lui assure également un logement où elle se retrouverait, seule, pour continuer à créer sa *Ville*, sa tranquillité ayant été perdue avec la présence de Paul : « *Paul a substitué sa vie à la mienne* », écrit-elle à JPV le 26 juin 1943. Et de lui décrire tout ce qui a été bousculé depuis deux ans qu'il est revenu vivre au Clos, lui faisant même un plan pour qu'elle comprenne mieux tous les désagréments qu'elle doit endurer (Fig. 49), comme sa chambre au rez-de-chaussée où on y cuisine maintenant et mange, la table à manger contre son lit : « *Je dois supporter qu'on prenne le repas tout contre moi...* », précise-t-elle. Mais le plus étonnant, c'est l'explication que MBP donne de tout ce chamboulement : une influence néfaste s'exerce sur Paul et sur elle : « *Il y a un raffinement de torture morale et matérielle qui est l'effet d'un plan, d'une volonté* », écrit-elle<sup>40</sup>. Et de rappeler à Jeanne que « *le Grand Ami du Ris* (prononcer Ri) » avait conseillé l'exorcisme pour elle – nous retrouverons un peu plus tard cette référence au « Grand Ami » et j'en donnerai l'explication. A quelle force pouvait-elle penser, elle qui si souvent a eu la conviction de percevoir des forces invisibles ? Elle ne le dit pas. En

<sup>40</sup> Ibid.

revanche, elle est persuadée, écrit-elle encore à JPV, que « ...c'est *St François d'Assise à droite, la petite Thérèse à gauche qui me tiennent debout, et je le sens très bien. Quand j'ai pu me mettre un peu sur mon lit, avec la montre à côté et que l'heure m'en chasse, je dis : « Allons, mes amis du Ciel, à l'aide, à moi ! Marchez à ma place, j'en peux plus ! - et je peux »*<sup>41</sup>.

## Deux ans et trois ans plus tard...

La lettre suivante de fin décembre 1945 de MBP à JPV – en tout cas la lettre suivante retrouvée – est une lettre de souhaits des meilleurs vœux pour l'année 1946. Lettre nostalgique où MBP évoque ses souvenirs de Guichen à la Motte-Verte auprès de JPV ; lettre grave qui relate une crise cardiaque et la situation de sa seconde sœur, immobilisée et réclamant des soins que lui prodigue Paul ; lettre inquiète enfin, pour Jean, le fils de Jeanne, malade lui aussi et qui attendrait que la justice passe... La situation de Jean est évoquée dans la lettre qui vient un an après exactement, celle du 29 décembre 1946, peut-être la seule de cette année-là puisque MBP la commence en s'excusant de son très long silence ? Jean est « *prisonnier* » selon le mot utilisé par MBP, incarcéré à la prison de Rennes<sup>42</sup>. Elle confie à JPV que Paul et elle ne comprennent rien « *aux dessous réels de ce martyr* ». Ce qu'il y a à comprendre, c'est que Jean Perdriel-Vaissière, avocat, a été jugé et condamné pour faits de collaboration et d'indignité nationale. On peut supposer que ses agissements n'étaient en effet pas connus de MBP et Paul. Reste pour eux la prière fervente pour améliorer son sort et celui de toute la famille de Jeanne, prière, écrit MBP, « *à ce Dieu merveilleux et incompréhensible qu'est notre Père, à qui je parle tout le temps et que je plains parce que je sais qu'il est malheureux* ». Le malheur, c'est aussi le sien, dans cette « *vie mercenaire, dure, monotone et confinée* » qui fait d'elle « *une ruine* », intercalant quand elle le peut sa création entre deux taches. Paul n'est pas en reste, qui mène lui

---

<sup>41</sup> Ibidem.

<sup>42</sup> Paul envoie une carte de vœux à JPV le lendemain, le 30, et évoque le « cher captif ».

aussi une vie de tâcheron, « *bûcheron, cuisinier, commissionnaire* », dévoué à ses voisins, à tel point, rapporte MBP, qu'il est surnommé « *le Seigneur du quartier* » !

Un événement heureux est toutefois évoqué dans cette lettre, le mariage religieux de MBP avec Paul, célébré le 13 décembre 1946 à Grasse. MBP explique qu'elle a reçu début décembre l'annonce de la mort de son premier mari, Adolphe Burnat, et qu'elle a lu l'article nécrologique envoyé avec une grande émotion car « *ces lignes (...) (semblaient) démontrer mes affinités et les raisons que nous avons de vivre ensemble* », écrit-elle à JPV. A cette annonce, Paul a immédiatement fait les démarches pour leur mariage par l'abbé Mallet, curé de Saint-Jacques, dans le petit oratoire de la cure de Grasse.

Cette lettre du 29 décembre 1946 contient encore une curiosité, qui n'en est pas vraiment une lorsqu'on connaît les investissements de MBP. Se souciant de la santé de JPV, elle lui recommande une thérapeutique qu'elle a déjà essayée sur elle-même avec succès sur ses accès de vertige et son moral, thérapeutique qui ne lui a pas été conseillée par son médecin, et d'ailleurs elle prévient JPV qu'il vaut mieux ne pas en parler aux médecins qui « *n'aiment pas ces traitements* ». Il s'agit du circuit Lakhovsky, du nom de l'écrivain et chercheur controversé Georges Lakhovsky (1870-1942) (Fig. 50).

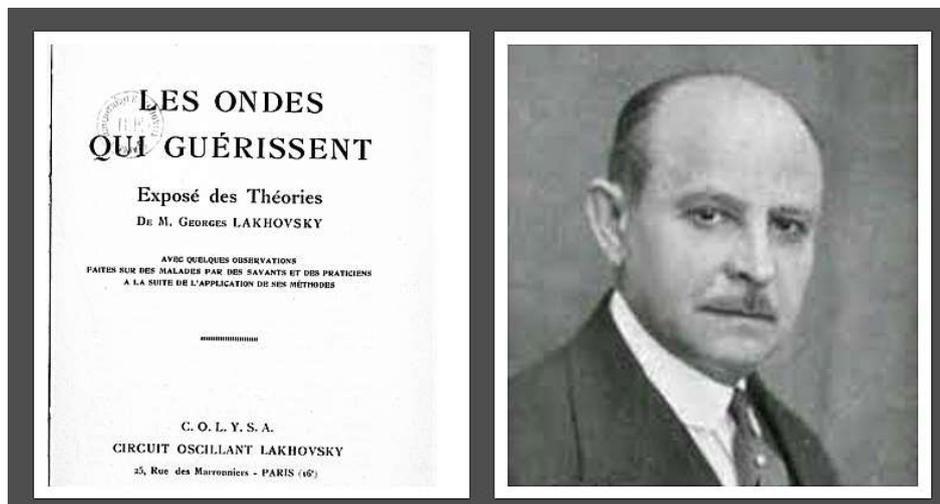


Fig. 50 : Traité des ondes de Georges Lakhovsky (1870-1942).

Ce dernier supposait que les cellules vivantes émettent des vibrations électromagnétiques dont la qualité et la fréquence d'émission déterminent la santé d'un organisme, humain ou végétal. En utilisant des circuits en métal sous forme

d'anneaux (ceinture ou bracelet), il pensait pouvoir augmenter la fréquence des vibrations cellulaires et ainsi soigner les organismes malades, tels les cancéreux. Ses recherches et expérimentations n'ont pas convaincu la communauté scientifique et sa théorie est aujourd'hui considérée comme une pseudo-science rejetée dans le paranormal, mais elle continue néanmoins d'exister et les fameux anneaux se vendent toujours « *aux établissements Colysa, 25 rue des Marronniers Paris 16<sup>e</sup>* » comme l'écrivait déjà MBP à JPV, ajoutant quand même, alors, à l'adresse de cette dernière, qu'il faut se recommander d'Édouard Provins de Casablanca... MBP, adepte depuis longtemps des médecines alternatives, comme la méthode Coué, espérait sans doute trouver dans les circuits Lakhovsky le remède adéquat à tous ses maux, tant physiques que moraux, les deux niveaux étant pour elle interdépendants – ce qui est aussi la base théorique de ces médecines. « *Le Circuit a un effet souverain sur les nerfs (...),* écrit-elle à JPV. (...) *Le vertige cède et il était si tenace ! Je me sens bcp (sic) plus forte physiquement et moralement. Je voudrais tant que vous puissiez éprouver tous ces bons effets* ». Malheureusement, ces effets bénéfiques seront de courte durée, le vertige tenace revenant en force par la suite ...

### Les quatre dernières lettres (1949-1950)

*« Vous demeurez en moi comme une sœur spirituelle (...)  
Je suis constamment en pensée auprès de vous »*

Il se dégage beaucoup d'émotion de ces quatre dernières lettres retrouvées. Quelque chose semble se resserrer, s'amenuiser, en même temps qu'une perspective s'affirme, une fin s'annonce. L'émotion est d'abord celle de la nostalgie. A plusieurs reprises MBP évoque, encore, Guichen et la Motte-Verte (Cf. Fig. 33 & 34). En voici le florilège : « *Il y a peu de temps je revoyais les cartes de Guichen, tout revivait. (...) Le souvenir du temps passé où nous avons pu être ensemble, se manifeste de plus en plus vif, attisé par les regrets. (...) Je songe à la vente de Guichen, à jamais vivant dans ma mémoire, dans mon cœur. Comme nous avons bien fait de nous créer ces souvenirs, si doux, si purs.* »

Associée à cette nostalgie, c'est une profonde amitié pour JPV qu'exprime MBP, sur le mode d'une profonde similarité ou sororité. MBP se dit constamment en pensée avec son amie, présente même auprès d'elle à distance, identifiée à elle par les douleurs et les maladies qu'elles endurent toutes deux, priant, avec Paul, tous les jours pour son rétablissement. Leurs destins lui semblent communs à travers ces adversités : gagner *ensemble* le salut éternel et le Paradis, les mériter : « *Nous n'en sommes plus à dissenter sur les cruautés de la vie ! écrit-elle. Elles ont un sens, celui du rachat* »<sup>43</sup>, car, poursuit-elle dans une autre lettre, « *mes prières, mes vœux les plus ardents sont pour demander à Dieu de nous réunir dans sa paix. (...) Soyons persuadées que la torture est la clé qui ouvre le plus sûrement le Paradis* »<sup>44</sup>. Ce paradis, c'est celui de l'écriture, celui d'un lieu où écrire *ensemble* serait de nouveau possible, dans « *une forêt plus belle que celle d'Huelgoat* »<sup>45</sup> rêve MBP (Cf. Fig. 22 & 35). Mais avant ce côtoiement paradisiaque, c'est en elle-même que MBP retrouve JPV, dans une incorporation subtile fondée sur un halo de souvenirs : « *Vous demeurez en moi comme une sœur spirituelle* », alors que dans le monde réel, « *tout n'est plus qu'images, échos et reflets* »<sup>46</sup> se lamente-t-elle.

Cependant il y a quelque chose qui lui semble presque réel, une présence attentionnée qui a déjà été évoquée dans les courriers précédents, celle de Saint-François (Fig. 51) : « *(...) j'ai dit (...) ma reconnaissance à St François. Lui je ne le prie pas, nous causons. Quelquefois, le soir, quand tout est fermé, volets, rideaux, dans l'obscurité complète, une lumière douce comme celle de la lune se fait autour de moi – hier encore – elle éclaire mon lit, je distingue les objets, et, sur mon lit éclairé se meut l'ombre d'une tête, elle semble monter à mon chevet, derrière moi. Je crois que c'est « lui », je voudrais tant le voir. Cette visite d'une ombre est apaisante, réconfortante et me remplit d'espoir* »<sup>47</sup>. De cette présence et du dialogue constant qu'elle entretient avec Lui, Saint François, MBP, en conteuse, veut donner encore des preuves ... par une valise et une mouche. « *Il faut que je vous conte ce qu'il a fait l'été dernier* », écrit-elle,

---

<sup>43</sup> Lettre du 11 janvier 1949.

<sup>44</sup> Lettre du 18 juillet 1949.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> Lettre du 11 janvier 1950.

<sup>47</sup> Lettre du 11 janvier 1949.

et de conter en effet qu'une amie, appelée Lily<sup>48</sup>, venant de Paris avec une valise sur le toit de sa voiture, la perd en route. MBP, pour la rassurer, lui promet que Saint François va la lui rendre car elle lui l'a demandé. Et quelques jours après cette Lily reçoit une lettre lui indiquant que sa valise avait été retrouvée et renvoyée. « *Et voilà ! Vive St François !* » commente joyeusement MBP. Mais ce n'est pas tout, une autre preuve de cette présence bienveillante est donnée à JPV par l'histoire d'une mouche (Fig. 52) : « (...) *il nous fait garder par une mouche, voici l'histoire* », écrit-elle<sup>49</sup>.



Fig. 51 : Saint François.



Fig.52 : Une mouche qui n'en serait pas une.

Et cette fois de raconter qu'une mouche « *reconnaisable par sa couleur un peu rousse* » s'est tenue au même endroit, toujours à la même heure et pendant des mois, revenue d'année en année à sa demande faite à Saint François pour veiller sur eux : « *Des amis l'ont vue, se sont extasiés. On se levait pour aller voir la mouche – elle était là, toujours là. Elle reviendra cette année. C'est une grande merveille que cette assurance donnée au moyen d'un petit être si instable, si fragile... mais ce n'est pas une mouche* »<sup>50</sup>.

Une autre présence est rappelée dans ces dernières lettres, ou plutôt *des* présences, celles des figures données par les visions. « *Il en vient toujours* », écrit-elle à JPV. Un décompte est même possible pour le mois de janvier 1950 : elle indique en

---

<sup>48</sup> Qui est cette Lily ?

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibidem.*

effet à JPV dans sa lettre du 11 janvier 1950 en avoir 2959, alors que dans celle écrite à Madeleine Gay-Mercanton le 23 janvier<sup>51</sup>, elle lui écrit en avoir maintenant 2992, soit 33 figures réalisées en douze jours, près de 3 par jour ! Rien d'extraordinaire à cela pour MBP, qui affirme à JPV qu'elle continue ce pour quoi elle est née ! MBP se pensait-elle venue au monde pour avoir des visions ou pour peindre ? La réponse reste ici en suspens. En tout cas, elle se soucie encore du destin de cette œuvre, annonçant d'abord être « *en relations avec l'Amérique* »<sup>52</sup> où l'ensemble est estimé à des millions mais sans acheteur pour l'instant, et puis déclarant, quelques mois plus tard, avoir fait un testament par lequel elle lègue aux Petites Sœurs des Pauvres de Grasse toutes ses figures pour qu'elles soient vendues à leur profit<sup>53</sup>.

Malgré toutes les avanies dont MBP rend compte à son amie dans ces lettres, elle n'oublie pas de mentionner qu'elle continue d'écrire beaucoup. Elle a ainsi deux livres en préparation, *Samovar* et *Dernier amour*, dont la réalisation est souvent interrompue – ils ne paraîtront d'ailleurs jamais. « *A part cela* », comme elle l'écrit, les poèmes en prose s'accumulent – et elle en envoie un échantillon à Jeanne sur quatre pages avec sa lettre du 17 juillet 1949 (Fig. 53).

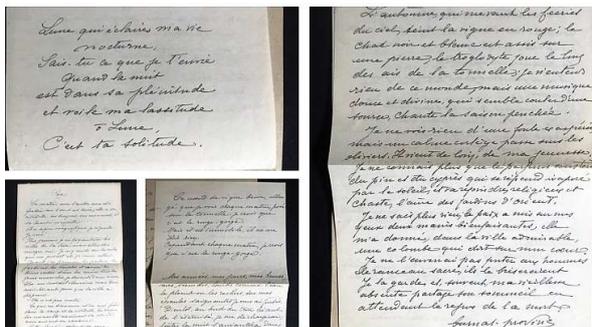


Fig. 53 : Lettres de MBP, 17 juillet 1949.



Fig. 54 : la religieuse Mercédès Fer de la Motte (1862-1933) et le prêtre Joseph Courtade (1878-1952).

<sup>51</sup> Citée par C. Dubuis, *op. cit.*, p. 242.

<sup>52</sup> Lettre du 17 juillet 1949.

<sup>53</sup> Lettre du 11 janvier 1950.

Mais ici elle se fait critique sévère d'elle-même, en rappelant à JPV ce qu'elle a pu dire de sa poésie : « *Quand je commets des vers, je me rappelle votre parole : « ce sont des vers, moins la poésie » - c'est toujours vrai – et je revois l'heure, le paysage, l'amie lointaine qui est tout près. – Ne vous fatiguez pas à me lire... il est temps de le dire à la fin !* »<sup>54</sup>. C'est dans cette même lettre du 17 juillet 1949 qu'elle évoque de nouveau le Grand Ami, connaissance commune avec Jeanne : « *Je vous félicite de tout mon cœur pour cette prise de l'habit des tertiaires, que portait aussi ma belle-mère. Vous avez donc revu le Grand Ami ! Comment est-il, où est-il ? J'aurais tant voulu avoir de ses nouvelles, son souvenir est ineffaçable, il m'est apparu comme un ange !* » Le Grand Ami est le prêtre Joseph Courtade (1878-1952), appelé ainsi par la religieuse Mercédès Fer de la Motte (1862-1933) (**Fig. 54**), qui anima avec son aide, au manoir du Ris situé au fond de la baie de Douarnenez dans le Finistère (**Fig. 55 & 56**), un groupe spirituel orienté vers l'action sociale, la fraternité Notre-Dame de la Merci. Lieu de ressourcement, le manoir du Ris accueillait des colonies de vacances et un préventorium, mais se caractérisait d'être un lieu de vie religieuse et de prières qui offrait des retraites pour des laïcs. MBP et JVP y séjournèrent sans doute dans les années 30, comme nous l'apprend leur correspondance – JPV étant une amie de Mercédès Fer de la Motte -, et JPV y pris l'habit du Tiers-Ordre mercédaire.



Le manoir du Ris, près de Douarnenez, dans le Finistère



Des jeunes colons posent à proximité du manoir du Ris



Fig. 55 & 56 : le Manoir du Ris au fond de la baie de Douarnenez.

<sup>54</sup> Lettre du 11 janvier 1949.

\*

La dernière lettre retrouvée, du 11 janvier 1950, se termine par l'information donnée à JPV que Paul est en excellente santé et qu'il se charge de tout faire... en chrétien. MBP regrette d'ailleurs qu'il ne puisse la quitter pour aller à Rome en pèlerinage pour cette année Sainte de 1950. « *Mais tout est refusé et il faut se soumettre. Une grande espérance nous reste* », confie-t-elle. Elle embrasse JPV « *de cœur* » et se dit sa fidèle.



Fig. 57 : La tombe de JPV à Paimpol.



Fig. 58 : La tombe de MBP à St Cézaire.

JPV est décédée le 23 mars 1951 à Paimpol où elle est enterrée (Fig. 57). MBP décèdera le 20 novembre 1952 à Grasse. Elle est enterrée à Saint Cézaire (Fig. 58). Toutes deux seront restées proches jusque dans la mort, après l'avoir été dans leur passion : l'écriture, et dans leurs noms, composés de deux patronymes, et pour la même raison : rendre gloire à leur personnalité littéraire. (Fig. 59).

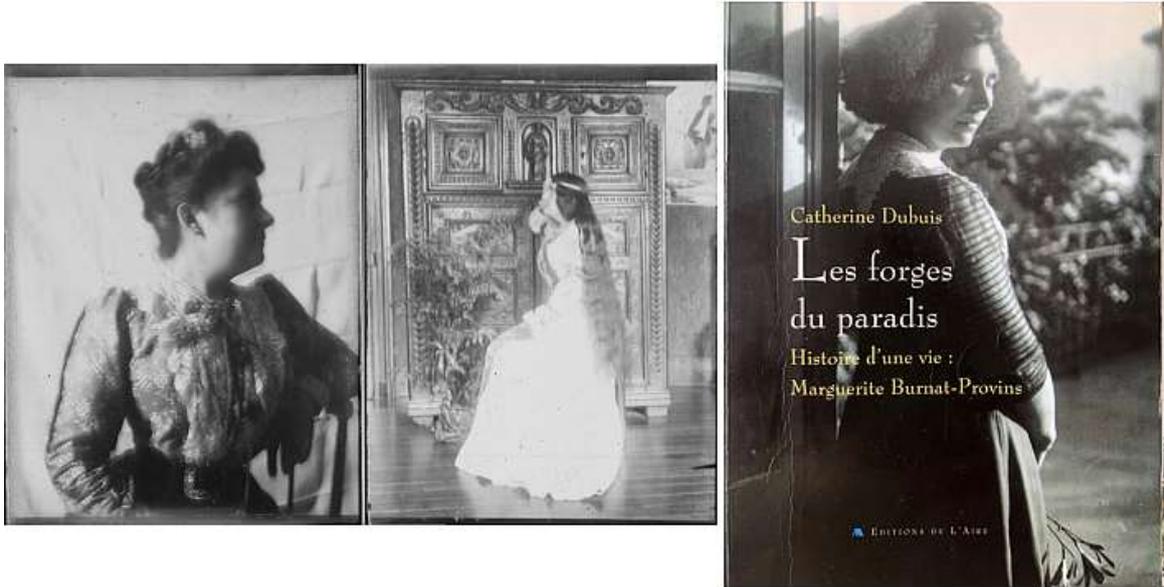


Fig. 59 : Deux fortes personnalités littéraires.

Je vous remercie de m'avoir écouté.